

Campredon, MM. Jobin et Cambon s'acquittèrent fort bien des soli et la Chorale Amicitia des tutti... Qu'au début du concert, M^{me} Frozier-Marot avait merveilleusement chanté le bel air : *Ah perfido!*

Une fois de plus, constatons que l'annonce de la *Neuvième* suffit toujours à remplir une salle, et qu'il y a même des gens qui, négligeant la première partie du programme, n'arrivent que pour cette seule symphonie-fétiche.

Jean LOBROT.

Dimanche 1^{er} février. — La séance s'ouvrit par une belle exécution de la *Symphonie inachevée* de Schubert. Après quoi M^{me} Ninon Vallin, par l'ampleur et la sûreté de sa voix, montra la magnificence de la scène prophétique où, dans le *Judas Macchabée* de Hændel, est célébré le bienfait de la paix attendue : « Alors nos filles danseront ». Il y eut pareille intensité évocatrice dans la manière dont la même grande artiste rendit sensible l'horreur du songe d'Iphigénie, ce songe par lequel Gluck, dès le début de son drame, jette vers l'exilée de Tauride les sinistres visions d'Argos. Et, plus tard, grâce encore à M^{me} Ninon Vallin, — grâce aussi à M. Jean Doyen, qui l'accompagnait subtilement, — la plus secrète et plus frémissante pensée de Fauré allait transparaître à travers quatre mélodies : *Automne*, *Mandoline*, *Au bord de l'eau* et *Nell*. Si ininterrompus furent les applaudissements qu'une cinquième mélodie, *les Roses d'Ispahan*, fut jointe aux quatre autres.

En « première audition » un *Concertino* pour piano, de M^{me} J. Herscher-Clément. M. Jean Doyen en fut l'interprète persuasif. Sous ses doigts se décèla la diversité de ces pages : leur modernité et leur classicisme, leur coloris et leur humour, leur savante adoption des formes consacrées, mais avec un enivrement d'ironie.

Un hommage à l'auteur des *Impressions de Music-Hall* termina la séance. Loin de la scène, l'acuité de l'œuvre, sa verve, son pittoresque apparaissaient mieux encore. Et chacun se réjouissait de fêter en M. Gabriel Pierné le compositeur en même temps que le chef d'orchestre.

Claude ALTOMONT.

Concerts-Lamoureux

Samedi 31 janvier. — Louons hautement M. Albert Wolff d'avoir découvert cette Overture du *Jeune Henri* que ses confrères semblent totalement ignorer. Certes nous ne demandons pas qu'on la remette à la scène, ainsi que le firent respectivement, en 1802 et en 1810, Gardel, puis Hapdé, ni qu'on la fasse exécuter par un orchestre de trois mille instrumentistes, comme en cette fête de l'Exposition de 1867, où la dirigea Georges Hainl (1), mais simplement qu'on nous l'offre de temps à autre, aussi brillamment que vient de le faire l'Association des Concerts-Lamoureux!

Bravo également pour la reprise de l'émouvante et passionnée Overture de la *Geneviève* de Schumann. Associée à celle du *Jeune Henri*, elle consacra triomphalement l'apothéose des cors.

Un autre triomphe échet à la parfaite cantatrice qu'est M^{me} Martinelli : en deux airs délicieux de Lully et de Méhul, aussi bien qu'en trois mélodies de Schumann, allant ainsi d'un pôle à l'autre dans le domaine de la beauté lyrique, elle nous donna le régal d'une voix superbe unie à la plus intelligente diction. Elle dut bisser le célèbre *J'ai pardonné...* Comme l'a dit Boursault en son *Esope à la Cour* : « Les rois comme les dieux sont faits pour pardonner ». C'est pourquoi, étant reine et déesse de l'art vocal, M^{me} Martinelli devait pardonner une fois de plus!

Hélas! tout se paie ici-bas... Le concert se termina sur la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky...

René BRANCOUR.

(1) J'emprunte ces détails au *Méhul* de mon obligeant confrère et ami, René Brancour, qui m'a permis de les citer. Je tiens à lui en exprimer ma vive reconnaissance.

Dimanche 1^{er} février. — Même succès que la veille. M^{me} Martinelli interpréta Schubert avec autant de talent qu'elle l'avait fait pour Schumann, et eut en M. Eugène Wagner l'excellent accompagnateur que l'on sait. De nouveau félicitons M. Albert Wolff et son orchestre.

René BRANCOUR.

Concerts-Pasdeloup

Samedi 31 janvier. — La *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak, dont je n'ai plus à dire la grandeur quasi-wagnérienne, ayant retenti magnifiquement dans le grand vaisseau des Champs-Élysées, le célèbre violoniste Bronislaw Hubermann, que le public attendait impatiemment, vint exécuter le *Concerto* de Mendelssohn. M. Hubermann fait glisser son archet sur les cordes avec une grâce non pareille, il a des sonorités d'une pureté rare; il possède, à un degré que bien peu atteignent, l'art de nuancer et de mettre en valeur un détail. Il abuse parfois du glissando, mais si ce défaut m'a un peu gâté son interprétation de l'andante, il disparaît tout à fait dans les passages de virtuosité où M. Hubermann parvient souvent à la perfection.

L'*Esquisse Symphonique* de Guy Ropartz intitulée *A Marie endormie* est une œuvre très joliment pensée et orchestrée avec beaucoup de finesse. Elle est certainement supérieure aux vers de Brizeux qui l'ont inspirée.

Quant aux *Jeux de Beauté* de M. Fraggi, dont nous avions la primeur, ils dénotent chez le compositeur une louable connaissance de son métier. Ils m'ont paru, à première audition, manquer un peu de couleur, sinon de mouvement. A certains modes d'expression, à certains élans trop tôt réprimés l'on sent que le musicien doit pouvoir écrire une œuvre plus vigoureuse et plus neuve.

Les *Préludes* de Liszt terminèrent le concert et furent, comme l'avait été tout ce que nous venions d'écouter, bien exécutés par l'orchestre.

Marcel BELVIANES.

Dimanche 1^{er} février. — L'intérêt principal du concert fut, pour moi tout au moins, l'extraordinaire musique de machines (*Fonderie d'acier*) de Mossolow, un compositeur de trente ans que je ne connaissais pas encore. Ainsi que toutes les œuvres qui cherchent à s'affranchir du passé, cette musique fut très houleusement accueillie. M. Rhené-Baton la reprit en fin de concert, pour permettre à ceux qui l'avaient aimée de l'écouter une fois de plus et à ceux qui ne l'avaient prise que pour des bruits informes de quitter la salle sans troubler la seconde exécution.

En dehors de toute analyse, je déclare que cette musique m'a plu, que même elle m'a ému. Il y a autant de beauté dans la musique d'une fonderie que dans celle d'une forge (Wagner), que dans celle d'une locomotive (Honegger) et il y a autant d'âme aussi. Une usine c'est de la vie humaine, de la souffrance, de l'angoisse et par-dessus tout cela le déchaînement d'une force élémentaire, comme dans une tempête organisée. Grétry a bien fait (combien timidement) grincer une corde à puits, pourquoi avec les ressources polyphoniques modernes ne pas nous donner une vision sonore de ces mondes énormes, aux ramures d'acier, aux lianes de métal, où les Niebelungen de l'industrie travaillent et peinent sous des douches électriques, et où mugissent les flammes formidables au moment des « coulées ».

Le musicien qui a écrit *Fonderie d'acier* connaît son orchestre à fond. Dès maintenant on le sent armé pour traduire tous les aspects de la vie contemporaine : ciel et enfer, manne et damnation du progrès, par des formules bien à lui, et qui lui donnent un peu le pouvoir magique d'un Prospero. (Science et magie sont sœurs). Il est trop tôt pour savoir ce qu'il en fera, mais je pense que l'on peut attendre beaucoup de lui.

Il me reste peu de place pour vous parler des autres œuvres inscrites au programme : Le *Tsar Saltan*, la *grande Pâque russe* (vous les connaissez) et aussi, malheureusement, l'interminable Overture de Tchaïkowsky pour *Roméo et Juliette*, et de Tchaïkowsky encore le *Concerto*